

Double possession en Indochine

Par René de Ceccatty, [Le Monde](#), 7 avril 2005

Un demi-siècle après sa publication paraît la première traduction française du chef-d'oeuvre de Fumiko Hayashi (1903-1951), "Nuages flottants", adapté à l'écran en 1955.

NUAGES FLOTTANTS (Ukigumo) de Fumiko Hayashi. Traduit du japonais par Corinne Atlan, éd. du Rocher, 420 p., 19,90 €.

Rendue célèbre par de nombreuses adaptations cinématographiques de Mikio Narusé (1905-1969), l'oeuvre de Fumiko Hayashi a été très peu traduite. Deux nouvelles avaient paru dans des anthologies (1), mais son chef-d'oeuvre, *Nuages flottants*, publié un an avant sa mort, était encore inédit en français. Il aura donc fallu attendre plus d'un demi-siècle pour que la Jean Rhys japonaise soit connue autrement que par l'écran.

Dans son autobiographie, *Hôrôki (Notes de vagabondage)*, parue en 1928, alors qu'elle n'avait que 25 ans, Fumiko Hayashi évoque son enfance misérable de fille de marchands ambulants, son adolescence à Onomichi, petite ville côtière désormais attachée à son nom (et à une célèbre scène du film d'Ozu, *Voyage à Tôkyô*) et sa vie sentimentale et professionnelle, semée d'embûches et de désillusions. Immédiatement remarquée par le milieu littéraire, elle acquiert rapidement une position qui fait d'elle une romancière audacieuse, à la psychologie à la fois brutale et subtile, à la sincérité inhabituelle, qui frôle le cynisme désabusé. Sa mort précoce, en 1951, alors qu'elle n'a pas 50 ans, achève de construire un mythe, qui la fait entrer dans la famille de ses homologues occidentales, Carson McCullers, Katherine Mansfield ou, pour le milieu des music-halls louches de province et des théâtres minables qu'elle a fréquentés, Jean Rhys, dont elle a la violence acerbe, sarcastique, et le lyrisme.

Nuages flottants, inspiré en partie par son expérience de correspondante de guerre (en Indochine française, mais aussi en Chine, à Java et à Bornéo), raconte le destin mélodramatique d'une double possession amoureuse. Son héroïne, Yukiko, apparaît au début du roman comme une victime née, peu décidée à lutter contre la fatalité. Violée de façon répétitive par son beau-frère qui l'héberge, elle s'abandonne à une sorte d'abjection consentie, avant de partir, en pleine guerre, en octobre 1943, sur le front indochinois où elle rejoint une équipe d'ingénieurs agricoles. Encore obsédée par le souvenir des violences qu'elle a subies, elle espère s'en délivrer en devenant la maîtresse de Tomioka, homme marié, exilé par la guerre loin des siens. La veulerie, l'égoïsme de son amant, loin d'être des obstacles à sa passion, en seront la stimulation essentielle.

SOUSSION ÉROTIQUE

Le roman commence lorsque Yukiko revient au Japon, après avoir vécu cet épisode de soumission érotique en Indochine. Elle veut rejoindre au plus vite son amant. Une autre impulsion la reconduit vers son premier bourreau, mais Yukiko et Tomioka se retrouvent. Fumiko Hayashi prend alors plaisir à décrire l'évolution d'une double possession, de la part de deux êtres affaiblis par la guerre, qui prend la forme d'une véritable rédemption. Mais c'est sur un ton d'une rare crudité que la romancière rapporte les dialogues et les gestes des amants, hantés par la nostalgie de leurs premières étreintes indochinoises. En regagnant un pays dévasté, en renouant avec une vie quotidienne minée par les difficultés matérielles et les traumatismes de toutes sortes, ils s'inventent une force de vie dans une apparente destruction mutuelle.

Les personnages qui gravitent autour du couple (un témoin de leur passion, le premier tortionnaire, la femme de Tomioka), les rivaux et les autres victimes, pâlisent à côté du couple de possédés. Le roman de Dostoïevski sert, du reste, de leitmotiv, accompagnant l'intrigue de nombreuses analogies. Maupassant et Zola sont d'autres références de l'écrivain, mais il y a, dans ses analyses, une dureté frontale qui n'appartient qu'à elle. Qu'il s'agisse de scènes de voyeurisme, d'avortement, d'enivrement, de viol, de fantasme de meurtre. Les paysages de l'Indochine dessinent une sorte de décor mental parfois halluciné : ils ponctuent la progression de la passion, comme un cauchemar récurrent. Le démon, le diable, le mal paraissent ne devoir jamais lâcher leur proie, jusqu'à la scène finale où les valeurs les plus sombres s'inversent, scène à laquelle Narusé devait donner une dimension tragique.

(1) "La Ville", in *Les Ailes, la Grenade, les Cheveux blancs* (éd. Philippe Picquier, 1986) et "Le Chrysanthème tardif", in *Anthologie de nouvelles japonaises contemporaines*, tome 2 (Gallimard, 1989).